Expertise d'un dispositif télévisuel de paroles de sport. *Tant de paroles* (Eurosport France)

Jean-François Diana

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/mots/997>

DOI : 10.4000/mots.997

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2007

Pagination : 23-34

ISBN : 978-2-84788-112-7

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Jean-François Diana, « Expertise d'un dispositif télévisuel de paroles de sport. *Tant de paroles* (Eurosport France) », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 84 | 2007, mis en ligne le 01 juillet 2009, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/mots/997> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.997>

Expertise d'un dispositif télévisuel de paroles de sport : *Tant de paroles* (Eurosport France)

Chaque lundi soir à 22 h, en 2000-2001, Eurosport France proposait un audacieux dispositif d'interaction verbale confrontant des experts et des acteurs du champ sportif. Selon le dossier de presse, il s'agissait d'offrir « une heure pour sonder le cœur des champions, pour apprendre à mieux les connaître, pour donner du temps à leurs paroles ». Depuis L'Eurosport Café, « à deux pas des Champs-Élysées », dans un lieu « à mi-chemin entre bar parisien, pub anglais et lounge new-yorkais », un public restreint à la présence discrète assistait aux échanges feutrés entre journalistes et sportifs. Tourné vers l'extérieur, l'ensemble promettait d'installer un climat subtil et interculturel, à distance des conversations ordinaires de tribunes et des valeurs archétypales traditionnellement associées à la parole sportive.

La macrostructure de *Tant de paroles* s'agencait selon cet ordre : une expéditive présentation de l'invité précédait un générique dynamique balançant entre distinction et dérision¹ ; dans un premier temps, le médiateur principal (Christian Jammot) invitait son interlocuteur à réagir à des archives audiovisuelles de l'année de ses 20 ans ; dans un second temps, deux médiateurs délégués (Hervé Duthu et Roger Zabel) le soumettaient à l'épreuve du diaporama illustrant sa trajectoire, à la fois sportive et personnelle. Ce dispositif multiple tenait autant des intentions formelles du *talk-show* que de celles du débat. Construit sur le mythe de la démocratie directe, il visait à atteindre « un projet de partage de connaissances couplé à un projet de spectacle » (Lochard, Soulages, 1994, p. 650).

La présente analyse s'intéresse à l'émission du 24 septembre 2001. La date est significative car elle se situe à une époque où le dispositif est stabilisé par

1. Les multiples procédés de mise en forme jouent sur la collusion entre passé et présent. Une image en noir et blanc apparaît sur un écran de télévision au *design* daté ; une caméra chaotique de suivi trace un itinéraire saccadé, des coulisses au plateau (indice explicite de réflexivité) ; les incrustes à visée spirituelle (« sur une bonne idée de [...] la jeune rédaction d'Eurosport France propose [...] Filmée pour la télévision par ... »). Enfin, le tout est lissé par une musique d'ambiance en phase avec les tendances du moment (la *french touch* représentée ici par le groupe d'électropop Saint-Germain).

près d'une année de programmation. Ce soir-là, Jean-Pierre Papin, ancien footballeur et consultant du moment à TF1, est invité. Compte tenu des liens institutionnels entre la première chaîne et Eurosport, on peut parler aussi bien de conflit d'intérêts que d'attrait pour le personnage. Son statut lui confère donc une double légitimité. D'une part, la crédibilité « au nom de la vérité du terrain ». Son passé de joueur fera l'objet de plusieurs rappels. D'autre part, l'attractivité due à l'émergence des qualités personnelles au-delà de sa représentation publique brouillée par sa caricature fort populaire aux *Guignols de l'info*. Notre étude s'attachera donc à décrire la façon dont l'échec de *Tant de paroles* a favorisé l'insertion actuelle de conversations de sport à la télévision. Quelques années après cette expérience pionnière, ce modèle se décline désormais sur les principales chaînes françaises de télévision sous des formes plus abouties et surtout mieux assumées². Nous tenterons particulièrement de mettre en lumière le fait que l'argument *sport*, en tant qu'objet d'échanges, s'affiche soit comme propos central, soit comme prétexte à la légitimité d'un dispositif.

La première partie analysera *Tant de paroles* en tant que dispositif en germe cherchant à trouver une place à l'image et surtout à la parole « raisonnante » des acteurs sportifs. Sur la base de cette démonstration, la seconde partie s'intéressera à la façon dont les sportifs ont été dépossédés de cette parole, finalement déportée vers les animateurs devenus les seuls spécialistes³.

***Tant de paroles*, un essai non transformé**

Tant de paroles se révèle être un dispositif complexe à maîtriser, aussi bien par l'instance de réalisation que par les acteurs en présence (animateurs-journalistes, invité et public). La diversité des thèmes abordés (politique, culture, société) et l'ambiguïté du statut des locuteurs favorisent les « courts-circuits sémiotiques ».

Instance centrale, *l'animateur* gère l'arbitraire de l'espace interactionnel et le monopole de la relation au public. Il est « à la fois le metteur en scène [verbal] et sur scène » (Charaudeau, Guiglione, 1999, p. 9) et mise sur une maîtrise communicationnelle supérieure à celle de son interlocuteur. Conciliant par contrainte institutionnelle, *l'invité* renonce pour partie à son identité professionnelle en étant volontairement déporté de son champ d'origine. À l'exemple des politiques qui visitent les émissions populaires de divertissements⁴, le

2. Ainsi, pour ne s'en tenir qu'aux disciplines hautement médiatisées : le football avec *On refait le match* (LCI), *100 % Foot* (M6), *Les spécialistes* (Canal+), *On a gagné* (Direct 8) et la Formule 1 avec *Auto Critiques* (Eurosport France).

3. Les émissions susnommées sont prises en charge quasi exclusivement par les journalistes-médiateurs.

4. Entre autres exemples, l'émission de Michel Drucker, *Vivement dimanche*, est plébiscitée par la classe politique à l'approche de l'élection présidentielle. Voir aussi la polémique lancée par

sportif de haut niveau est ici amené à se déspecialiser et à s'engager par une parole citoyenne non habituelle⁵. *Le public* en salle est muet mais cautionne l'authenticité de la situation. Chacun acquiert une identité médiatique et abandonne par là même tout autre statut.

Il est à noter que les termes implicites du contrat communicationnel alternent entre une parole collective de sport adossée à un imaginaire conforme aux horizons d'attente du public et une parole individuelle d'expert, chargée de produire des écarts par rapport à une habitude de perception. Ainsi, d'une part, les conduites des journalistes et de l'invité sont-elles adéquates à la tradition sédimentée par l'histoire des émissions télévisuelles de parole, et d'autre part, une préoccupation affichée d'originalité contraint ces mêmes locuteurs à sortir de leur rôle institutionnel. L'agencement semi-ouvert du plateau est en partie responsable de cette tension paradoxale – matériellement, par une contiguïté du lieu vers le dehors social, et spectatorielle, par un écran sur lequel sont projetées des diapositives et des archives audiovisuelles. Une volonté d'extériorisation qui conforte l'idée reçue que le registre de la parole de sport relève prioritairement du plaisir et s'étend au-delà des sphères de spécialistes.

L'échange qui s'engage entre le médiateur (garant de l'échange verbal) et l'invité (garant de sa propre présence) théâtralise un espace interlocutoire où se jaugent « le pouvoir des experts et le monopole de la compétence » (Bourdieu, 1984, p. 7). Alors que le contrat annonce plutôt la fluidité d'expression et la richesse des échanges, l'enchâssement des médiations verbale et visuelle se matérialise davantage par la modalisation d'une parole heurtée et composée de « demi-mots »⁶, de chevauchements partiels dans le mode de passage, enfin de problèmes de ponctuation de la communication. La parole de l'invité se manifeste notamment par des bribes de phrases : « C'est vrai que [...] ce genre de choses [...] disons hélas... »

La parole du sportif de haut niveau : crever l'écran

Bien qu'admis comme phénomène social total, le sport est marqué par la réputation d'inculture de ses pratiquants, encore répandue de nos jours⁷.

le député socialiste Arnaud Montebourg : « Être téléspectateur et citoyen est devenu incompatible » (*Le Monde*, 9 avril 2006).

5. Traditionnellement consensuel, le sportif investit rarement la société civile. Seul le footballeur Lilian Thuram, devenu membre du Haut Conseil à l'intégration, s'est fait entendre à l'occasion du match France-Algérie du 9 septembre 2001 (« Il y a une vraie difficulté pour eux à se situer. Leurs parents et leurs grands-parents se sont battus contre la France et c'est désormais dans ce pays qu'ils vivent. Cette blessure n'est pas refermée... ») et lors des émeutes de banlieue d'octobre 2005.
6. Critique de Pierre Bourdieu à propos de la communication qui, selon lui, se contente de demi-mots, rejetant avec force « des arguments en arrière-plan » (1984, p. 104).
7. Hormis quand les commentaires savants occupent l'espace médiatique à l'occasion d'événements planétaires récurrents (Coupe du monde de football, Jeux olympiques).

Qualifiée tour à tour de « pauvre » et de « vulgaire », la parole apprêtée du champion draine encore de forts a priori. Il est vrai que l'histoire mythique du sport ne manque pas d'exemples. Qu'on se souvienne des micros tendus au boxeur Gracien Tona, « désarmant de naïveté » au sortir du ring, le 13 décembre 1975, après sa défaite contre Carlos Monzon. Son visage tuméfié et son supposé faible outillage mental (Febvre, 1942, p. 141⁸) confirmaient l'archétype, pathétique pour les non-initiés et désespérante pour les passionnés de la discipline. Selon Pierre Bourdieu, la figure médiatique du boxeur s'appuie sur le modèle de la classe ouvrière marqué par « l'attachement aux valeurs de la virilité, à la force physique », et la boxe est présentée comme « le fait de gens qui ne peuvent guère compter que sur leur force de travail et, éventuellement, de combat ». Il montre en quoi « le rapport au corps [conditionne] tout un ensemble d'attitudes, de conduites » (1984, p. 15) et, par extension, agit sur la façon de parler. L'autorité exercée par les médias sur le sport transcende ces valeurs et contribue à transformer l'identité principale des acteurs. « *Did you enjoy the show?* » En réagissant par cette phrase à la question d'un journaliste, le sprinter américain Maurice Green illustre le glissement actuel de l'inscription médiatique des sportifs. D'autres sportifs, comme Pascal Olmeta et Henri Leconte, se sont même prêtés aux émissions de *reality-show* et ont endossé volontairement l'identité médiatique. Chaque prise de parole est donc conforme à un « esprit du temps » dominé par les habitudes mentales⁹ des acteurs et les horizons d'attente de l'opinion. À la question du journaliste – « À 20 ans, que faisiez-vous ? » –, Jean-Pierre Papin répond : « À l'INF, on pensait pas trop à l'actualité. » Est-il pour autant privé d'outils conceptuels pour décrire la complexité de l'environnement social, comme le laisse supposer son parcours ? Nombre de champions – Michaël Schumacher et André Agassi¹⁰, par exemple – surprennent par leur capacité d'abstraction. Après l'une de ses nombreuses victoires, Niki Lauda, surnommé « l'Ordinateur », déclara laconiquement aux journalistes : « La voiture a bien marché, le moteur aussi, les pneus aussi, aucun problème, merci. » (Domecq, 1994, p. 115) Cet exemple montre comment le pilote de Formule 1 est décidé à ne pas se laisser posséder par une situation de communication qui exige une gestion urgente, à « parler au lieu d'être parlé par des mots d'emprunt chargés de sens social » et à « résister aux paroles neutralisées, euphémisées, banalisées » (Bourdieu, 1984, p. 17).

8. Ce concept « suggère l'existence quasi objectivée d'une panoplie d'instruments intellectuels (mots, symboles, concepts, etc.) à la disposition de la pensée » (Chartier, 1998, p. 36). Voir également Chartier, 1978.
9. L'*habitude mentale* désigne un « ensemble de schèmes inconscients, de principes intériorisés qui donnent leur unité aux manières de penser d'un temps quel que soit l'objet pensé » (Chartier, 1998, p. 36). Cette notion est à opposer à celle d'*outillage mental*.
10. Lire le récit de Gary Smith publié par *Sports Illustrated* et traduit pour *L'Équipe magazine*, n° 1263, 9 septembre 2006, p. 32-50.

Le cas des quatre-vingt sans-papiers de Cachan, invités à assister à la rencontre France-Italie par les internationaux Lilian Thuram et Patrick Vieira, rappelle que, d'emblée, le politique juge toujours le sportif inapte à se prononcer sur autre chose que sur son identité professionnelle rémunérée. Une dépêche de presse du 6 septembre 2006 relaie les propos de Philippe de Villiers : « “Il est toujours curieux de voir des milliardaires donner des leçons à la société. Les footballeurs sont faits pour jouer au football”, s’est indigné le président du MPF sur RTL. » Sur la même station, le même jour, Yves Jégo, député de Seine-et-Maine et proche de Nicolas Sarkozy, déclare : « [On peut être] un grand sportif, un grand footballeur et se révéler un piètre individu sur le terrain de la politique [...] Ce qui est dommage, c’est que de grands sportifs deviennent ainsi de petits porte-paroles du Parti socialiste. » Déclarations qui ont incité le sélectionneur Raymond Domenech à réagir : « Les joueurs ont le droit d’avoir un avis [...] Ne leur reprochez pas ça. »

Capture médiatique de la parole

Tant de paroles se présente comme « la concrétisation d’un projet communicationnel spécifique, mis en œuvre par une instance de production en fonction des hypothèses qu’elle construit sur les attentes supposées d’un public majoritaire » (Lochard, 2002, p. 148). En tant que dispositif complexe, il vise à la fois la spectacularisation apportée par la technologie et la cohésion de l’espace scénique matérialisé par les interactions entre les locuteurs en présence. Ces derniers (médiateurs et invité), incontestés dans leur champ professionnel, endossent très rapidement le rôle attendu par le genre télévisuel *talk show* :

- promotion de la libre expression à visée divertissante et ingérence dans la sphère personnelle de l’invité ;
- exhibition de l’instance de réalisation par des choix revendiqués de procédés formels excessifs ;
- mise en espace scénique transcendante par rapport au contenu de la parole : « L’esthétique du morcellement [et] l’esthétique du théâtre de marionnettes » (Charaudeau, Guiglione, 1999, p. 36) semblent parfois injustifiées dans le temps de l’échange et provoquent ainsi « le blocage de la parole argumentative » (*ibid.*).

Malgré l’affichage d’une originalité, *Tant de paroles* produit certes des écarts, mais sans parvenir à s’affranchir totalement du modèle *talk-show*. D’une part, il contient une valeur quasi iconique : les effets de ressemblance et de similitude avec la scénographie d’autres émissions de paroles de l’époque véhiculent des signes conformes aux attentes du plus grand nombre¹¹. Par exemple,

11. L’émission littéraire *Des livres et moi* sur Paris Première proposait la même configuration scénographique (Diana, 2003).

la structure *lounge* détermine les postures des locuteurs (lové dans un fauteuil club, Papin se cale en posant ses pieds sur le bord de la table basse) ; elle favorise également un échange convivial qui s'ouvre aux jeux de langage et d'interprétation. D'autre part, ce dispositif intègre des éléments arbitraires de différenciation (réalisation du générique, rubriques, ton et objet de discussion, etc.). La parole ne peut que s'engager dans une quête complexe. D'un côté, elle est tenue de respecter les règles édictées par le dispositif, condition essentielle à son maintien ; de l'autre, elle est mise en demeure de s'exprimer sans réserve sur tous les sujets. Ainsi obligé, le sportif se trouve dans la situation classique de *double-bind*. La contrainte des propositions « sois spontané » ou « fais comme chez toi » déclenche un système de croyances et de défense mis en place par l'invité vis-à-vis du dispositif englobant. Par exemple, sur l'invasion du Koweït par l'armée irakienne, Papin répond : « Je ne vois pas comment on serait concerné [...] Mais, c'est une chose, on y fait attention » ; ou encore : « Je n'ai pas trop de souvenirs par rapport à cela [...] Mais si ça s'ouvre d'un côté, il faut que ça s'ouvre de l'autre aussi. »

Cependant, un contexte comme *Tant de paroles* ouvre la possibilité au sportif de haut niveau de se présenter comme un individu responsable, une figure impliquée dans la société entière. D'une certaine façon, l'invité accepte l'éventualité de se mettre en péril par rapport à l'image médiatique qu'il renvoie habituellement au public. En s'y inscrivant, Jean-Pierre Papin accepte les termes implicites du contrat de parole et ses conséquences. Tel un ethnologue profane (Augé, 2000), son parcours prestigieux et son expérience de terrain l'autorisent à revenir, sur le mode du futur antérieur, non seulement sur sa carrière, mais encore et principalement sur sa compréhension du monde. Cette posture promet donc un « épaississement » de la parole enclenché surtout par le déplacement de l'inscription habituelle du sportif. Nous sommes passés de l'entretien *in situ*, du bord de l'aire de jeu, au studio, pour connaître aujourd'hui la déterritorialisation totale vers les dispositifs de semi-divertissement ou d'information¹², prompts à exploiter « les potentialités spectaculaires » du sportif. Dès lors, occuper le champ médiatique tient surtout de « la difficulté d'exister » en dehors des réseaux de communication.

Une situation d'incompréhension : faire écran

D'entrée, les identités discursives sont clairement identifiées et induisent le régime suivant lequel l'interlocution va se réaliser. Ainsi, durant le prégénérique, une voix off soutenue par un lent travelling présente Jean-Pierre Papin

12. Pour ne citer que quelques exemples : Franck Lebœuf et Marcel Desailly (*Vivement dimanche*), Djibril Cissé (*Tout le monde en parle*), Robert Pires (*En aparté*), David Douillet (*Union libre*), etc.

par ces mots : « Il est resté un grand enfant, il est spontané, direct, mariolle, un brin naïf. » Cette description, à laquelle il répond timidement par une moue désapprobatrice, le confirme dans un rôle que sa longue présence médiatique a fini par sédimenter. À l'évidence, sa caricature publique couvre sa personnalité propre. Elle lui assigne un emploi que le présent dispositif audiovisuel accentue. Il semble ici que l'ancien sportif soit dominé par un contexte dans lequel il n'a guère eu le temps de s'installer et qu'il doit désormais traiter avec urgence (avec sa mimique comme seule défense). Il ne lui reste qu'à se fondre dans le décor, selon l'expression anglaise : *to have [or not to have] a talent for mimicry*. La personnalisation du propos liminaire renforce encore davantage sa solitude. Au demeurant, *l'incipit*, à lui seul, désigne la double autorité de l'instance de réalisation (garant du taux de visualisation des locuteurs) et de l'animateur (choix des thèmes, de l'origine et de la répartition de la parole). La conduite du médiateur est fondée sur l'idéal de l'efficacité de la communication à destination du public, avec lequel il est le seul à établir un « contact individualisé ». Le regard-caméra (Y-Y) « privilégie la relation intersubjective plutôt que l'apport cognitif » (Lochard, Soulages, 1998). La connivence animateur-public confirme le déséquilibre en défaveur de l'invité, dont le souci est de maintenir, à son profit, la synchronie communicationnelle. Tel qu'il se produit, l'échange propose des « séquences de transactions cachées » qui « [n'impliquent] pas l'idée de divertissement, ni l'idée de calcul conscient. [...] Les jeux peuvent avoir un caractère dramatique et échapper à la prise de conscience de ceux qui y participent à leur insu » (Marc, Picard, 2000, p. 52). Dans le cas qui nous occupe, la position dominante du médiateur fragilise le statut de l'invité en ce sens que chacune de ses prises de parole porte atteinte à son image sans qu'il soit permis ici d'affirmer qu'il fait l'objet d'attaques frontales. Ainsi, des questions arrivent à l'invité désarmé : « Alors Jean-Pierre, que pensez-vous de la junte militaire en Argentine ? [...] Êtes-vous sensible au syndicat créé par Lech Walesa ? »

Cette stratégie communicationnelle tendrait donc à provoquer l'émergence du territoire enfoui du sportif, par la parole vectorisée d'un dispositif promettant un espace de confidences et de convictions. Être sollicité pour parler de son engagement politique, de ses goûts culturels, voire de sa sexualité est un arrachement à ses habitudes et à l'image consensuelle. La grande originalité de *Tant de paroles* a été de laisser à l'invité la maîtrise du dispositif. Encore faut-il qu'il se donne les moyens de saisir cette opportunité. Lors des émissions suivantes, de fortes personnalités comme Guy Roux (football), Jean-Pierre Rives (rugby), Yannick Noah (tennis) ou Daniel Costantini (handball) se sont emparés du contrat. Le naufrage de Jean-Pierre Papin, impuissant à assumer cette liberté, a provoqué une reprise en main « verbale et visuelle » du médiateur et de l'instance de réalisation.

Intentionnalité et asymétrie de la parole

Attentif à afficher ses procédés d'intention, le complexe interactionnel qui régit *Tant de paroles* présente une synchronie communicationnelle à géométrie variable. Le dialogue est matérialisé par le traditionnel champ-contrechamp : « Nous allons attaquer ce "Tant de paroles" qui va vous être consacré », énonce le médiateur à l'invité. Cependant, si l'échange verbal entre les locuteurs est globalement en phase avec la réalisation visuelle, il s'en décale par instants. Les raisons sont multiples. La situation conviviale du plateau, ouverte à l'extérieur, avons-nous précisé en amont, ménage une place spectatorielle à un observateur potentiellement figurable, émanation ou écho fantasmé du téléspectateur. Dès les premiers instants, ce « tiers-symbolisant » (Quéré, 1982), susceptible de juger et d'exercer un certain pouvoir, régule l'entretien et met en œuvre une hiérarchie entre les locuteurs. Il influe également sur le rôle communicationnel que chacun d'eux est tenu d'adopter. Leurs positions contraignantes les installent dans un jeu de confrontation d'identités, même si les indices d'affinité sont nombreux : « On a de grosses infos sur vous », plaisante le médiateur.

Tant de paroles rappelle l'écart culturel entre le statut d'un ancien sportif et celui d'un journaliste, bien qu'ils partagent réellement ou métaphoriquement le même espace. Le faible capital linguistique de Jean-Pierre Papin le rappelle à sa condition de sportif, à distance du territoire de la pratique journalistique... qu'il revendiquait pourtant, à cette époque, en qualité de consultant télévisuel. Régulièrement, des plans moyens les considèrent tous deux dans un même champ et renseignent sur leur véritable distance, qui peut être qualifiée d'intermédiaire entre personnelle et sociale. Cette instabilité proxémique agit comme contrepoint à la coconstruction d'une argumentation rationnelle et tend à submerger l'invité, assimilé dès les premières secondes à une figure fragile (« le grand enfant ») que protège l'animateur, tour à tour questionnant, mais aussi ami et confident. Interrogé sur sa récente reconversion médiatique, Jean-Pierre Papin répond par une parole d'éthique et d'évidence qui s'épargne toute justification : « Disons que cela me permettra de prendre du recul, et puis de voir de bons matchs de foot. » L'invité s'était inscrit justement dans ce dispositif pour « corriger » son image publique, mais ce rituel interactif ne fait que le reconnaître en tant que « naïf ».

La preuve par l'image

Au cours de la première partie de l'émission, l'invité est confronté au *Journal de ses 20 ans*. Pour l'année 1983, les archives télévisuelles sélectionnées sont les suivantes :

- le Boeing abattu par l'armée soviétique (269 victimes) ;

- à Beyrouth, le premier attentat à la voiture piégée devant l'ambassade des États-Unis, revendiqué par le Jihad islamique ;
- l'annonce du procès de Klaus Barbie à Lyon ;
- la démocratie restaurée en Argentine ;
- la dissolution du FLNC ;
- le prix Nobel de Lech Walesa ;
- la mort de Louis de Funès.

Retour sur le plateau en plan moyen. Le journaliste déclare : « Jean-Pierre, pas franchement joyeux pour attaquer, mais ça faisait partie de l'actualité de 83. » L'épreuve le place naturellement en bordure de compétences. Bien que sollicitée, la parole se fait encombrante et déstructurée. L'orientation interactionnelle l'expose aux différentes pressions du dispositif (les sollicitations incessantes de l'animateur, le jugement des publics et les choix de l'instance de réalisation). Déviant par rapport à l'interlocuteur et le regard tourné vers l'écran de contrôle, il bredouille : « Du reste de l'actualité, je ne m'en souviens plus... C'est vrai que c'est des choses qui sont restées marquées... ». Selon le même mécanisme de confusion entre contenu digital et relation iconique, il répond à propos de Barbie : « On est obligé de s'y accrocher à l'histoire et de s'y intéresser, on y fait attention quoi qu'il arrive... Certes, on n'y peut pas grand-chose aujourd'hui, ce genre de crime ne doit pas rester impuni. »

L'impératif de la parole engage radicalement le sportif dans un contre-rôle, plus largement dans une situation que l'école de Palo Alto qualifie de « pathologie de la communication ». Entre l'invité et le médiateur se dresse « un écran d'incompréhension » (Marc, Picard, 2000, p. 54). Jean-Pierre Papin feint manifestement la communication – tout en la subissant – par une parole sans contenu. Il renonce à la signification en assurant le flux de la transmission (rapidité de la réactivité). Comment pourrait-il en être autrement ? Cette interaction tient de la stratégie médiatique dite de « prévision paradoxale » : « communiquer un message indécidable », c'est-à-dire « faire une prévision qui ne peut se réaliser [...] S'ensuivent des troubles plus ou moins graves pour la suite de la relation » (*ibid.*, 2000, p. 65). De sa position « un brin naïve », il affronte le gouffre entre sa trajectoire personnelle et des pans inconnus de l'histoire du monde dans lequel il vit. Il réagit au présent sur des faits de l'histoire passée parce qu'il se conforme non pas au temps des événements mais à celui de leur diffusion. La pression du direct reconstitué l'oblige à répondre par une communication auto-évaluative et le contraint aux assertions principielles. Dans le désordre, l'invité est par convention contre l'injustice, le racisme, les inégalités, pour l'homosexualité féminine, le fair-play. A contrario, il évacue, sans nécessité d'argumenter plus en profondeur, les questions engageant des convictions politiques ou religieuses. En particulier, tout sujet qui porte atteinte à sa « nouvelle image » de post-sportif. Ainsi, sur le dopage : « Je ne connais pas... Honnêtement, je n'y crois pas... » Sur la politique : « Cela ne m'intéresse pas du tout. »

Sur la Corse : « Je m'interdis de juger les gens. » Sur l'argent : « Chacun fait ce qu'il veut avec l'argent... Il faut vivre avec. »

Malgré l'intention contractuelle, pionnière à l'époque, *Tant de paroles* est, pour l'acteur sportif préoccupé jusque-là par la performance, un espace de contraintes plus que de liberté. Au demeurant, les marqueurs d'asymétrie entre un groupe constitué (animateur, réalisateur, public) et l'invité dénotent un rapport de hiérarchie et de dépendance régi par « un tissu de règles implicites mais tacitement respectées » (Marc, Picard, 2000, p. 30). Ce que Don D. Jackson désigne par le concept de *quid pro quo*, « cette expression [d'origine juridique] qui signifie littéralement “quelque chose pour autre chose” et que l'on pourrait traduire par “donnant-donnant” » (*ibid.*). Le rapport fragile que Jean-Pierre Papin entretient avec le langage conforte donc l'idée stéréotypée que la parole du sportif lui serait un outil encombrant. La rhétorique flottante, les thèmes non maîtrisés sur des sujets aussi lointains que le FLNC, l'Argentine ou le terrorisme le déportent dans une zone étrangère où sa parole n'a que peu de valeur, contrairement au terrain de jeu où tout se décrit en performance et record. De ce fait, ses paroles échafaudent et improvisent une vision du monde qui lui est singulière, d'où sont exclues les affaires civiles.

À distance du téléspectateur

À sa manière de conduire l'échange, le médiateur souligne sa mainmise sur l'espace interlocutoire. Rappelons-nous un instant la formule paradoxale qui semble avoir contrarié l'invité à l'intérieur du dispositif – « Vous êtes quelqu'un de spontané » – et qui a surtout influé sur le comportement de celui auquel elle s'adressait. Dès lors, Papin ne dispose que de peu de possibilités de sortir de ce cadre. À un autre niveau, il faut reconnaître que le travail du journaliste consiste aussi à *entraîner* le sportif vers des directions qu'il emprunte rarement. Dans la deuxième partie de l'émission, Papin produit des efforts pour contenir sa parole dans le champ du sport et occulte tout argument semblant menacer cette logique. Le sujet sur le FLNC rappelle à sa mémoire la tragédie de Furiani en 1992 : « Cela me dépasse [...] C'est à jamais enfoui dans ma mémoire. » L'Argentine est uniquement marquée par le souvenir de la Coupe du monde de football en 1978 et par la « dictature de Pinochet » [sic]. L'invasion du Koweït par l'Irak lui évoque la tournée « très sympa » de l'équipe de France dans les Émirats où « nous avons été bien accueillis [...] Un pays où tout se passait très bien ». Sur le jour de la finale de Noah à Roland Garros, Papin se fait plus précis : « J'avais la malléole cassée et je regardais le match avec mes parents... Yannick Noah a fait un smash à genoux, j'ai cette image dans la tête. » Il recouvre à cet instant son autorité, donc la juste distance avec le journaliste et le dispositif.

De nos jours, le héros médiatique sportif est à la fois proche (partage syntaxique et sémantique) et inaccessible (entretenant un rapport particulier à l'espace et au temps). Il est une figure d'exception qui ne s'inscrit définitivement pas dans la vie ordinaire. On notera à cet égard que le médiateur de *Tant de paroles* n'interpelle que très rarement le téléspectateur. Ce dispositif provoque donc une forme de « retour sur soi » de la part de chacun des locuteurs. En effet, le téléspectateur-témoin assiste à distance à une discussion entre experts (un sportif et des journalistes) d'où émergent d'inaccessibles signes de connivence et de complicité. Les différents locuteurs ne s'apparentent pas à proprement parler à des représentants du public. Ils engagent avant tout leur propre parole, qui tend à les légitimer dans le champ médiatico-sportif et par laquelle ils acquièrent « une grande force de persuasion » (Lochard, Soulages, 1998, p. 73).

Si le public présent sur le plateau est passif, la figure empirique du téléspectateur, dont la compétence et la présence sont uniquement supposées, n'est pas en position d'attente particulière. Il s'ouvre au contraire à toute surprise et échafaude son envie en même temps que le dispositif évolue. On note par ailleurs qu'il y a plus d'intentionnalité de la part des instances de production (spéculation sur le savoir et la croyance des destinataires) que de la part des instances de réception-interprétation. Même s'il se produit un mouvement logique de réajustement a posteriori. Enfin, à l'image des registres de paroles réflexives, le dispositif donne l'illusion qu'il existe pour lui-même, c'est-à-dire indépendamment de toute instance réceptrice. Il a une structure centrifuge et engage un regard permanent sur lui-même. L'absence d'intention explicite de vouloir rencontrer le téléspectateur est peut-être une des raisons de sa déprogrammation rapide. Selon le point de vue défendu par cette étude, il s'agit bien là d'une erreur de communication.

Références

- AUGÉ Marc, 2000, *Fictions fin de siècle suivi de Que se passe-t-il ?*, Paris, Fayard.
- BOURDIEU Pierre, 1984, *Questions de sociologie*, Paris, Minuit.
- CHARAUDEAU Patrick, GHIGLIONE Rodolphe éd., 1999, *Paroles en images, images de paroles. Trois talk-shows européens*, Paris, Didier Érudition.
- CHARTIER Roger, 1978, « Outillage mental », *La Nouvelle Histoire*, Paris, Retz, p. 448-452.
- 1998, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel (Histoire).
- DIANA Jean-François, 2003, « L'écrivain contre l'image ou le reste de la parole », *Médiamorphoses*, n° 7, p. 63-69.
- DOMECQ Jean-Philippe, 1994, *Ce que nous dit la vitesse*, Paris, Quai Voltaire.
- FEBVRE Lucien, 1968, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel (L'évolution de l'humanité).

LOCHARD Guy, 2002, « Identités sociales, médiatiques et discursives à la télévision : de la mobilité à l'instabilité », *Questions de Communication*, n° 2, p. 145-158.

LOCHARD Guy, SOULAGES Jean-Claude, 1994, « Les imaginaires de la parole télévisuelle. Permanences, glissements et conflits », *Sociologie de la communication*, Paul Béaud et al. éd., p. 647-672.

— 1998, *La communication télévisuelle*, Paris, Armand Colin.

MARC Edmond, PICARD Dominique, 2000, *L'école de Palo Alto. Un nouveau regard sur les relations humaines*, Paris, Retz.

PANOFSKY Erwin, 1967, *Architecture gothique et pensée scolastique*, Paris, Minuit.

QUÉRÉ Louis, 1982, *Des miroirs équivoques*, Paris, Aubier.